

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

IX

LE LAZZARONE ET L'ANGLAIS

Le lazzarone n'a pas de bien politique servée. On peut dire devant lui toutes les vérités du roi de la reine ou du prince royal, pourvu qu'on ne dise rien de la Madone, de saint Joviter ou du Vésuve, le lazzarone l'insultera tout dire.

Cependant, en arrivant à la vue des tombeaux, le lazzarone voyant que l'Anglais venait à son manologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence, et dit que l'Anglais n'était pas un homme de l'importance du sigarero. Il regardait comme un dessous de sa dignité de se rendre à l'Anglais qui lui était faible, il continuait ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois qu'il est ainsi qu'on l'appelle.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en s'approchant une fois de plus sur le rebord de la grille et en sautant à terre avec légèreté qu'il avait pu le faire. M. de Lawrence ou Reilly, dit l'Anglais, Excellence, mais, avec votre permission, je retourne à Naples.

— Pourquoi t'es-tu retourné à Naples ? demanda l'Anglais.

— Parce que moi je n'ai pas envie d'être pendu, dit le lazzarone empruntant, pour répondre à l'Anglais, la tournure de phrase que celui-ci paraissait offrir.

— Et qui oserait pendre toi ? reprit l'Anglais.

— Roi à moi, répondit le lazzarone.

— Et pourquoi pendrait-il toi ?

— Parce que vous avez dit des injures de lui.

— L'Anglais être libre de dire tout ce qu'il veut.

— Le lazzarone ne le sera pas.

— Mais toi n'avoir rien dit.

— Mais moi avoir entendu tout.

— Qui dira toi avoir entendu tout ?

— L'invalidé.

— Quel invalidé ?

— L'invalidé qui va nous accompagner pour visiter Pompéi.

— Moi pas vouloir d'invalidé.

— Alors, vous pas visiter Pompéi ?

— Moi pas pouvoir visiter Pompéi sans invalidé ?

— Non.

— Moi en payant ?

— Non.

— Moi, en donnant le double, le triple, le quadruple ?

Non, non, non !

— Oh ! oh ! fit l'Anglais.

Et il tenait dans une réflexion profonde.

— Quel est l'azzarone, il se mit à essayer de sauter par dessus son rebord.

— Je veux bien prendre l'invalidé, dit l'Anglais, au bout d'un instant.

— Prenez l'invalidé, alors, répondit le lazzarone.

— Mais je ne veux pas faire la charité à moi.

— En ce cas, je souhaite le bonjour à vous.

— Moi vouloir que tu restes.

— En ce cas, laissez-moi donner un conseil à vous.

— Comme le conseil à moi.

— Puisque vous ne voulez pas faire la charité à vous, prenez un invalidé, s'il en a.

— Oh ! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le valide sourd. Voilà une piastre pour toi avoir trouvé le valide sourd.

— La lazzarone courut au corps de garde et chercha un invalide sourd comme une piastre.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de Sa Majesté Ferdinand le Bien-Aimé, sans que l'invalidé l'entendit et sans que le lazzarone fit semblant de l'entendre : on visita ainsi la maison de Dionède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du pape. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque, fort anacronistique qui attira l'attention de l'Anglais, lequel, sans demander la permission à personne, s'assit sur un siège de bronze, tira son album et commença à dessiner.

— A la première ligne, qu'il traça, l'invalidé et le lazzarone s'approchèrent de lui ; l'invalidé voulut parler, mais le lazzarone lui fit signe qu'il devait porter la parole.

— Excellence, dit le lazzarone, il est défendu de faire des copies des fresques.

— Oh ! dit l'Anglais, moi vouloir cette copie.

— C'est défendu.

— Oh ! moi, je paierai.

— C'est défendu, même en payant.

— Oh ! je paierai le double, le triple, le quadruple.

— Je vous dis que c'est défendu ! défendu ! défendu ! entendez-vous ?

— Moi vouloir absolument dessi-

ner cette bêtise pour faire rire milady.

— Alors, l'invalidé mettre vous au corps de garde.

— L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

— Et l'Anglais se remit à dessiner. L'invalidé s'approcha d'un air inexorable.

— Pardonnez, Excellence, dit le lazzarone.

— Parle à moi.

— Voulez-vous absolument dessiner cette fresque ?

— Je la veux.

— Et d'autres encore ?

— Oui, et d'autres encore ; moi vouloir dessiner et toutes les fresques.

— Alors, dit le lazzarone, laissez-moi donner un conseil à Votre Excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, plus émerveillé encore du second conseil que du premier, moi bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors sortons ; j'irai chercher l'invalidé aveugle, et vous renverrez l'invalides sourd, en le payant bien entendu.

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renforça son crayon dans son album et son album dans sa poche ; puis sortant de la maison de Saluète, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazzarone courait au corps de garde et en ramenait un invalide aveugle, conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlines à l'invalides sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du pape pour continuer ses dessins ; mais le lazzarone obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalidé aveugle marcha devant, et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalidé connaissait son Pompéi sur le bout de la patte ; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup des membres des inscriptions et belles-lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la boutique du forgeron à la maison de Fortunata et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui on vu Pompéi savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat Felicitas*.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, les

maisons être numérotées à Pompéi. Voilà le numéro 1.

Puis il ajouta tout bas au lazzarone :

— Moi vouloir peindre le numéro 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazzarone pendant ce temps, j'imagine que vous le ferez.

Et le lazzarone alla chercher l'invalidé tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

Moi très-content, dit l'Anglais, mais moi vouloir retourner à la maison du pape.

— Castor ! dit l'invalidé à son chien ; Castor, à la maison du pape !

Et castor revint, dit le lazzarone, entra tout droit chez le pape.

Le lazzarone se remit à croquer avec l'invalidé, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh ! moi très-content de l'Anglais ; mais moi vouloir faire d'autres.

— Alors, continuez, dit le lazzarone.

Comme on le croit, dit le lazzarone, l'occasion ne manquera pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de diableries ; les anciens avaient à cette endroit l'imagination et un va gabonde. En nous de dix heures, il se trouva avec son album fort respectable.

Sur ces entrefaites, arriva une fouille ; c'était, à ce qu'il paraît, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses que les autres, que l'on portait aussitôt dans une maison voisine. L'Anglais entra dans ce musée, le prit et s'arrêta devant une statuette de satyre haute de six pouces et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh ! dit l'Anglais, moi vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples, pas vouloir la vendre, répondit le lazzarone.

— Moi, je paierai ce que vous voudras, pour faire rire un peu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi, je paierai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé ; voulez-vous que je vous en donne un troisième ? Eh bien, n'achetez point la statue, volez-la.